

I

« Il en a du monde, qu'est-ce qui se passe ? »

Deux hommes, les mains dans les poches, regardent des femmes qui se dirigent vers les portes d'un bâtiment aux allures officielles et croisent celles qui en sortent. Toutes portent des pantalons et certaines sont en costumes, d'autres en tenues plus décontractées mais aucune avec féminité. Le deuxième homme répond avec nonchalance à la question du premier :

« À mon avis, ce sont des choses sérieuses, pas des trucs d'hommes. »

Certaines descendent de voitures, l'une d'elle arrive même sur une puissante et vrombissante motocyclette comme certaines sont venues à bicyclettes et d'autres arrivent à pied, mais toutes affichent des mines concentrées de circonstances. Notre masculin héros ne semble pas très rassuré et presse son ami de ne pas s'attarder :

« Ce n'est pas pour nous, il vaut mieux ne pas s'en mêler. »

Ce n'est d'ailleurs visiblement pas dans les intentions de son confrère qui n'est pas beaucoup plus fier :

« Tu as raison, elles n'ont pas l'air de plaisanter. »

A l'entrée, Deux femmes policières en uniformes strictes et aux allures peu engageantes surveillent les allées et venues, matraque en mains et regards patibulaires. Il ajoute d'un ton blasé :

« De toute façon, je n'ai jamais rien compris à ces affaires de femmes. »

Une femme politique est interrogée par une équipe de télévision entièrement composée de femmes. Celle qui tient le micro questionne d'une voix forte en ayant bien soin d'être dans l'axe de la caméra tenue par une solide matrone en tenue cuir :

« Madame la députée, merci d'avoir bien voulu répondre à nos questions pour les auditrices de Femme 3. Vous avez promis si vous êtes réélue, une politique nouvelle pour les femmes de notre pays... »

La journaliste tend alors, presque violemment son micro à l'élue qui enchaîne aussitôt et avec assurance :

« Tout d'abord, je voudrais saluer les électrices et les remercier d'être venues voter en si grand nombre... »

Sa réponse est étouffée par les questions d'autres journalistes et les bruits de la rue. Les deux hommes quittent discrètement les lieux :

« Je crois qu'il y a des élections aujourd'hui. »
Son compagnon hausse les épaules :

« Peut-être, mais il va être bientôt l'heure du déjeuner et quand on arrive tard à la cantine, on est mal placé et on est les derniers servis. »

Voilà un sujet nettement plus sérieux que ces obscures consultations électorales :

« La dernière fois, je n'ai eu droit qu'à la moitié de ma Ration Individuelles de Calories Vitaminées Alimentaires Minimales parce qu'il n'y en avait pas assez pour tout le monde et que les premiers avaient tout pris. »

Le premier remarque tandis que tous deux s'éloignent lentement de la zone d'agitation :

« Déjà que les Ricvam sont pas énormes. »

Et le second d'objecter sur un air scandalisé :

« Elles passent leur temps à voter ou à se faire élire mais elles ne s'occupent pas de savoir si l'approvisionnement est suffisant à la cantine. »

On ne peut pas songer à tout :

« L'intendante dit que c'est largement suffisant étant donné notre faible activité et que nous n'en brûlons pas la moitié, mais quand-même... »

Ils marchent un moment en silence, comme effrayé par ce qu'ils viennent de dire, puis, soudain, l'un d'eux remarque avec étonnement :

« C'est bizarre qu'il y ait encore des élections... »

L'autre émet une moue d'indifférence :

« Je ne sais pas, moi, tu sais, ces histoires de politique je ne m'en occupe pas. Ce n'est pas qui va augmenter nos Ricvam. »

Même si ce sont ces mêmes élues qui en fixeront les quotas... mais il sera toujours temps de protester contre leurs décisions :

« Que ce soit l'une ou l'autre, c'est du pareil au même pour moi. »

Puis, il s'arrête comme pris subitement d'une crise de méditation civique :

« Pourtant, il n'y a pas si longtemps que la présidente a été élue. Je m'en souviens, c'était le jour où j'allais donner mon sperme à la banque. »

Ce n'est visiblement pas une tâche des plus agréables pour son compagnon qui soupire avec lassitude :

« C'est vrai que toi, tu n'y vas pas très souvent. Moi, comme ma génitrice est ingénieure, j'ai été classé comme reproducteur de type A. »

Ils sont habillés sans goût. De leurs pantalons délavés, trop court pour l'un et trop long pour l'autre sortent des pans de leurs chemises non repassées :

« Ça donne quand même quelques avantages, quand on est convoqué, on a droit à une double ration de Ricvam et une pastille de lactose. »

Effectivement, ça vaut le coup. La nostalgie prend le relai :

« J'adore les pastilles de lactose, ça me rappelle mon enfance. »

Les papilles sont les mémoires de bien des sentiments :

« Et puis c'est moins difficile depuis que ça se fait par ponctions. »

Son confrère acquiesce sans réserve :

« C'est vrai, c'est moins pénible. Avant, quand ça se faisait par érection, il me fallait des heures. Maintenant, une piqure dans le bas du ventre et c'est fini. »

C'est quand même bien le progrès :

« J'ai beau arrêter mon traitement anti-plaisir plus d'un mois avant et prendre des doubles doses d'excitateur, j'ai du mal. »

La ville est calme et les rues presque désertes en ce matin ordinaire baigné par un doux soleil de printemps :

« Avant, j'y allais avec Arthur, mais il a été condamné parce qu'il aurait fantasmé sur une employée de la banque. »

Son acolyte accueille l'information d'un air pincé :

« Encore lui ? Il s'est pris gros ? »

Le hasard veut qu'ils passent, juste à ce moment-là, devant le palais de justice qu'on reconnaît sans peine grâce à son fameux emblème, la balance aux deux plateaux dont les hauteurs sont très nettement inégales :

« La juge lui a donné la peine maximale. »

« Surtout qu'il est récidiviste, il avait déjà fait de la prison pour une affaire similaire. »

Qui mate les œufs d'une poule lorgne ceux d'une vache, c'est bien connu :

« Oui, j'en ai entendu parler, il avait été soupçonné de désir sur officière de police, il était monté juste derrière elle dans des escaliers. »

Ça, ce n'est pas bien, effectivement, de fantasmer sur de dignes représentants de la force publique, mais ça doit nécessiter dans certains cas une sacré capacité d'imagination. Surtout si ces braves fonctionnaires ont les allures des dragons qui gardaient le bâtiment :

« Il a prétendu qu'il ne l'avait pas vue, mais il a été condamné au bénéfice du doute. »

Cette manie qu'ont les innocents de ne pas avoir l'air coupable :

« Je me suis toujours méfié de lui. Un homme qui vote, moi, je dis que c'est louche. »

Ils arrivent devant le portail d'un jardin public. Sur un grand panneau lumineux clignote le message d'avertissement, que, ne sachant pas écrire, ils doivent réciter devant la gardienne pour qu'elle les laisse entrer :

« Il est rappelé que tout regard appuyé de plus de dix seconde sur le corps d'une femme expose son auteur à des poursuites pour lubricité. »

La gardienne du jardin n'invite pas du tout à la lubricité prohibée. Le seul corps-à-corps que ses charmes impressionnants pourraient suggérer à serait la lutte gréco-romaine, avant de la faire concourir pour le titre de reine des déménageurs qu'elle emporterait, haut-la-main, du premier coup d'épaules. Des garçons de tous âges jouent sous la garde d'inflexibles matrones dans un espace-jeux clôturé :

« C'est vrai que ce ne sont pas encore les vacances. Les filles sont à l'étude. »

Il n'y a que des balançoires mais de toutes sortes tandis que celui d'en face, qui est vide et fermé, est aménagé avec une quantité non négligeable de jeux sophistiqués ; cordes lisses et cordes à nœuds, échelles de corde, parcours divers sportifs et acrobatiques :

« Elles ont bien fait de faire retirer ces portique peuvent développer l'agressivité ou l'esprit de compétitivité chez les garçons. »

Une équipe de jardinières taille des arbustes pour leur donner d'harmonieuses formes ou soigne un parterre de fleurs au bas d'un monument aux héroïnes de la nation. Une astronaute, une scientifique et une femme sapeur-pompier lèvent vers le ciel le monde dans une allégorie à la féminité sculptée dans le granit :

« J'en ai eu du mal à apprendre cette liste quand j'étais enfant. »

Bien sûr, un garçon n'apprend pas à lire, à quoi ça lui servirait ? Cet enseignement est réservé aux filles, eux se contentent d'apprendre le minimum nécessaire, c'est-à-dire le code des interdits et des obligations, qu'ils doivent connaître absolument par cœur pour obtenir la permission de sortir des androcentres et se promener dans les villes :

« Arthur a bien mérité ce qui lui arrive, qu'il ne compte par sur moi pour le plaindre, il l'a bien cherché. »

La solidarité fait partie des vices essentiels de l'homme, un des plus graves de cette liste des « perversions masculines » qu'on leur enseigne depuis leur petite enfance, dans les centres d'élevages ou leurs mères porteuses déposent les inutiles enfants mâles après leur enfance :

« Ça ne m'étonne pas, il a toujours été bizarre. Tu te souviens, déjà tout petit, il posait des questions. »

La curiosité est aussi dans la liste et fait même partie des sept tares qui ont causées les malheurs de l'humanité :

« Tout le monde sait très bien que c'est en voulant savoir comment elle marchait qu'un homme a failli faire écrouler la Terre. »

Bien sûr, ils connaissent tous deux le grand livre des mondes, même s'ils n'ont, et pour une bonne raison, pas pu le lire. On y évoque les dégâts

occasionnés par Adam, l'homme que la grande déesse avait créé afin d'aider la première femme dans ses tâches pratiques :

« Comme la charrue a besoin du bœuf pour avancer, dit le livre suprême, Eve avait besoin de force musculaire pour construire ce que son cerveau fertile avait imaginé. »

Hélas, la suprême déesse lui avait donné un sens pratique et une intelligence supérieurs à tous les êtres vivants mais s'était montrée un peu légère sur le plan énergétique. Il lui a donc fallu créer un être physiquement plus puissant qui soit capable de couper les troncs d'arbres et de porter les pierres de la maison universelle :

« Adam, qui était trop curieux, voulait savoir comment était construite la Terre. Il déplaça une des pierres fondamentales. La Terre se déforma alors, se fissura, se craqua, l'eau envahit la surface et la grande déesse ne sauva son œuvre que d'extrême justesse. »

Ainsi étaient nées les mers et les montagnes, mais ainsi se trouvait justifiée l'impérieuse nécessité d'empêcher les hommes de tout casser par leur impénitente curiosité :

« Pour moi, Arthur a des troubles mentaux, c'est évident. »

C'est presque à brûle pourpoint que le sujet revient sur le tapis tandis qu'ils traversent un petit ru artificiel sur un pont de faux bois en

matières synthétiques polymères galvanisées
mais très bien imité :

« Une fois, je l'ai surpris avec une photo de sa mère. »

Son compère s'arrête ébahi et pousse un cri qui fait se retourner la gardienne revêche qui filtre les sorties au portillon :

« Non, pas possible ? »

Ils saluent respectueusement la sentinelle hostile en ayant bien soin de ne pas diriger leurs regards vers un endroit qui pourrait être interprété comme harcelant et ne reprennent leur conversation que lorsqu'ils sont hors de portée des dangereuses oreilles :

« Et pourtant, c'est vrai. J'ai même récolté dix doses de Ricvam en le dénonçant. »

Ces bonnes vieilles délations citoyennes qui sont le fondement de tout état de droit. On ne sait pas si elles donnent à leur auteurs la même jouissance qu'offrent les médisances qui sont, elles, totalement gratuites :

« Avec une mère comme la sienne, c'est logique. Elle voulait absolument élever son enfant elle-même et il a fallu l'intervention des services d'hygiène pédagogique pour qu'elle accepte de le mettre en pouponnière. »

Tous deux adoptent, de connivence, des airs scandalisés :

« Encore, s'occuper d'une fille, je comprendrais à la rigueur, mais d'un garçon... »

Les gens ne savent plus quoi faire pour se faire remarquer :

« Pourtant, elle avait un bon niveau intellectuel, elle occupait de hautes fonctions dans une entreprise de production d'alimentation synthétique pour enfants. »

Ces fameuses pastilles de lactose qui lui rappellent son enfance :

« Oui, mais elle a été licenciée et condamnée pour infraction à l'hygiène et à la décence. Elle aurait donné le sein à son enfant. »

Décidément, on navigue dans des eaux bien troubles :

« Quelle horreur ! Tu imagine devoir sucer ces masses molles pour devoir te nourrir... ça ne m'étonne pas qu'il ait fini en prison. »

Après un aussi violent traumatisme, on comprend qu'il ait mal tourné :

« Enfin, c'est mieux pour toi, ce n'est vraiment pas quelqu'un de fréquentable pour un honnête homme comme toi et il aurait pu finir par te faire avoir des ennuis. »

L'autre proteste avec vigueur :

« Je ne le fréquentais pas, tu me connais, je ne suis pas de ce genre-là, ce n'est pas ma faute si la responsable m'avait désigné pour l'accompagner à la banque du sperme. »

Il semble un enfant implorant le pardon, il en est presque pitoyable et on s'attend à voir des larmes couler sur son visage mangé par une barbe négligée. Son compagnon, au visage aussi peu soigné que sa chevelure hirsute lui répond avec amitié :

« Je le sais, tu as toujours été un homme modèle. C'est certainement pour ça que tu as été désigné comme mentor pour cet être dépravé. »

Une belle marque de confiance. Il se rengorge et ajoute avec orgueil :

« Une année, j'ai même obtenu le premier prix dans toutes les matières, sauf celui de modestie, à cause de toi d'ailleurs... »

Le premier prix de beauté ne doit pas faire partie de la liste, ni celui de l'élégance et de propreté. Leurs chaussures ne sont pas plus reluisantes que le reste de leurs habits et les semelles partiellement décollées ne facilitent par leur marche :

« Je t'avais vu te regarder dans la vitre. »

Crime impardonnable, en effet :

« Si tu as pensé que je me regardais par coquetterie, tu as eu raison de me dénoncer, mais ce n'était pas le cas. Je devais remplir ma fiche signalétique et je ne me souvenais plus de la couleur de mes yeux. »

Les apparences sont parfois trompeuses, mais le calomniateur ne culpabilise pourtant pas outre mesure :

« Tu aurais pu me le dire... ou me dénoncer pour dénonciation calomnieuse... »

Dénoncer les coupables ou les dénonciateurs, peu importe, l'important est d'avoir toujours quelqu'un à dénoncer. Et en plus, ça multiplie les plaisirs. Une chaîne sans fin :

« Ça y est, on arrive à notre androcentre, on est même en avance. »

L'androcentre est bien peu accueillant sans être vraiment tout à fait sinistre. Il n'est qu'austère et fonctionnel comme la plaque qui indique, juste au-dessus de l'entrée, à quoi il est destiné :

« Androcentre 275. Secteur adultes. »

Ils glissent tour-à-tour leurs cartes signalétiques dans l'emplacement prévu pour cet usage sur la porte qui s'ouvre lentement, tandis que clignote une petite lampe verte :

« On va aller tout de suite à la cantine. Comme ça, on aura les premières places. »



II

« Quand j'étais jeune... »

Et c'est reparti pour une de ces abracadabrantes leçons d'histoire ancienne sur des temps révolus dont nos amis doutent qu'ils aient existé autre part que dans l'imagination fertile et quelque peu sénile de ce vieillard, prétendu témoin de temps révolus, qui vient trainer parfois ses pantoufles usagées dans leur androcentre :

« Quand j'étais jeune, tout était différent... »

Personne n'a jamais bien cru à ses histoires et le prend pour un fou à l'imagination un peu trop fertile. Il a même été jusqu'à raconter que Napoléone était en fait un homme :

« Tu imagines un homme commander toute une armée, un pays et même un empire ? »

Le jour où il avait sorti cette ineptie gigantesque, ils avaient si fort que la surveillante générale alertée par autant de gaité incongrue, était intervenue craignant qu'un vent de folie générale n'eut saisi des pensionnaires et l'antique délirant n'avait qu'eu le temps de s'éclipser grâce à son agilité légendaire :

« Pouvez-vous m'expliquer ce qui se passe ? »

Bien sûr, tous s'étaient alors portés volontaire pour dénoncer les propos ahurissants de leur

visiteur, mais, au lieu de la récompense habituelle espérée, ils avaient eu le droit à une séance photo montrant la glorieuse impératrice telle que l'avait peinte les peintresses Ingres et David :

« Vous la voyez bien en robe sur son trône ou quand elle couronne son impératrice adjointe Joséphine de Beauharnais. »

C'était encore au temps où les femmes portaient des robes pour masquer les indécentes formes de la féminité, mais heureusement, aujourd'hui, les progrès de la science permettent de corriger ces déformations honteuses et les femmes peuvent se vêtir sans rougir de manières plus pratiques et plus opérationnelles :

« Et Juliette César, vous trouvez qu'elle ressemble à un homme ? »

Personne n'avait osé rire et tous avaient confirmé que sans contestation possible, aucune des grandes dames présentées sur l'album historique des femmes célèbres :

« Contrairement à cet individu malade, nous sommes en mesure d'apporter la preuve de ce que nous avançons. »

Effectivement, nul ne peut contester l'authenticité de ce document informatisé, officiel et autorisé de l'histoire des grandes dames du pays sur lequel figure l'iconographie historique de référence. On leur y montre parfois

les images des temps pré photographiques, comme celle de ce dessin des reines Françoise première, Henri IV ou Louise XIV :

« Pour ce grand jour, à titre exceptionnel, quelques hommes avaient été autorisés à assister à l'évènement... »

Mais, quand on regarde attentivement le tableau, il est bien clair que seules des femmes y tenaient des rôles essentiels :

« Pour cette fois-ci, je passe l'éponge, mais que ça ne se reproduise plus. »

Encore une fois, la surveillante générale avait répété l'interdiction absolue d'écouter les délires du malheureux fou sous peine des plus graves sanctions, mais nos amis, qui s'ennuient un peu dans la salle de repos de l'androcentre, aiment bien écouter ses récits colorés d'une société basée sur des principes totalement délirants et qui n'ont pu germer que dans l'esprit dérangé du malheureux vieillard :

« Les hommes et les femmes étaient égaux et nous avions tous les mêmes droits. »

Le vétéran vit dans l'androcentre 12 des séniles dangereux. Personne ne peut sortir de ces endroits où sont sévèrement gardés ceux à qui l'âge a fait perdre la raison. Le vieillard qui affirme avoir deux noms, est la proie d'un délire persistant qui explique son placement dans le centre adapté dont il s'échappe régulièrement :

« À quoi ça pouvait servir d'avoir deux nom puisqu'on est une seule personne. »

Aujourd'hui, lors de leur arrivée à la pouponnière, juste après leur conception, on leur attribue un nom, pris, par ordre alphabétique par la gestionnaire des identités dans la longue liste des appellations traditionnelles et un numéro d'identification qui leur sert pour tout ce qui est administratif :

« Ainsi, je suis Eric parce que je suis né l'année des E et ça me suffit bien. Je ne vois pas ce je ferais de deux nom quand on ne m'appelle qu'une fois à la fois. »

André Possok avait vainement tenté de leur expliquer :

« On avait un prénom et un nom de famille. »

Mais les notions de père et de famille leur étaient également étrangères, la banque du sperme se contentait d'archiver le numéro du donneur éventuel dont se moquait éperdument car seul importent le quotient intellectuel du donneur, ses antécédents biologiques et son historique médical individuel à partir desquels sont fixés le prix de l'échantillon :

« Moi, je suis de catégorie A. »

Et il ajoute en riant :

« C'est comme si on m'appelait Eric A. »

Sa glorieuse généalogie se résume à cette simple, mais très honorable lettre. Elle est son pédigrée,

son titre de noblesse et toute son histoire familiale. Il est certain que sa classe spermatique implique qu'il ne peut inséminer qu'une conceptrice de qualité afin de ne pas tarer une lignée aussi honorable :

« J'aurai peut-être des descendants hors-classe. »
 Les producteurs hors-classe ont des privilèges liés à leur perfection spermatique comme celui de sortir librement et sans chaperons hors de leurs androcentres, d'avoir des chambres particulières et même de se livrer à des activités artistiques, mais, pour cela, il faut avoir une généalogie hors du commun sur plusieurs générations et aucune production tarée sur la totalité de ses productions :

« La responsable du maternolaboratoire m'a dit que, si mes prochaines descendantes étaient de la même qualité, mes descendants seraient automatiquement désignés hors-classe. »

Un nouveau procédé permet désormais d'éviter les pertes de productivité liées à la maternité et, à de rares exceptions près, tout est réalisé dans des maternolaboratoires où les utérus sont recrées ainsi que les conditions nécessaires au développement des fœtus en milieu ascétisé après sélection et séparation in utero des fœtus tarés ou masculins :

« J'ai été créé dans une des meilleures matrices. »

Son passé et son avenir tiennent en cette phrase, ses distractions se limitent à ces quotidiennes promenades qu'il est autorisé, suprême privilège, à faire quand bon lui semble avec un binôme qui a été désigné d'office comme son chaperon et son environnement social est composé d'amis imposés par l'administration avec lesquels il passe des journées entières à parler de tout et de rien et à jouer à des jeux de hasard dans la salle de détente :

« Ça ne risque pas d'arriver à Francis, il a été classé comme improductif pour avoir fait trois garçons à la suite. En plus, ils n'étaient même pas statistiquement viables. »

La limitation des individus mâles est une nécessité économique essentielle avec laquelle les femmes ne transigent pas. La prolifération des hommes a un coût, il faut les nourrir et les loger, gérer, entretenir et surveiller les androcentres... de sévères quotas de reproducteurs ont donc été déterminés pour éviter leur prolifération et le NOUGA, le Nombre Opérationnel Utile des Géniteurs Agréés est calculé en temps réel par les austères statisticiennes du CLOU, le Centre de Limitation des Ovulations Utérines :

« Il paraît que les spermatozoïdes de synthèse seront bientôt au point. »